

0.41-68.

Le grand Souverain était le généralissime des troupes de terre; il y en avait un pour l'Europe et un pour l'Asie; mais ce dernier était sans argent, sans armée et sans territoire. Il en était de même du grand vizir, du grand orban, des logothètes de quatre classes des grands dignitaires de l'Empire, dont les fonctions se bornaient à représenter aux cérémonies et aux pompes funèbres.

Les princes du sang Impérial recherchaient de distinctions aussi vides de pouvoir que pleines d'un orgueil visible.

Les orbanogénies, d'invention moderne avaient au-dessus d'eux les despotes.

Sylivris, presque le fondateur de Constantinople, était l'apanage d'un de ces despotes; ce qui peut donner une juste idée de l'étendue de la puissance de ces faibles souverains.

La petite presqu'île de la Morée en comptait deux, dont chacun régna sur quelques bourgades.

On pouvait comparer l'Empire Grec à un arbre d'Afrique où les insectes n'ont de terminer, font leurs nids; le colosse était sur pied avec toutes ses branches; mais chacun de ses rameaux tombait en poussière au moindre choc du plus faible ennemi.

Un reste de royaume entretenait à peine quelques éléments de vie dans le cœur de l'arbre lui-même. Telle était la déplorable situation de l'Empire de Constantinople sous le jeune Andronic...

Vers cette époque, sur nos rivages sur Ninias. (Ninias) Ninias-Dinar, Andronic le jeune vit arriver le terme de son règne et de sa vie...

Aniz, fils d'Aidira, un des princes qui avaient avec Othman l'héritage du sultan d'Iconium, Les Bulgares, appelés par l'Impératrice Anne de Savoie, arrivèrent à Denotica, où les ennemis de Cantacuzène les avaient renfermés. Irène, sa femme, était seule dans la place avec ses enfants. Aniz débarqua et marcha sur Denotica, et força les Bulgares à lever le siège. ... Sa flotte ravagea toute la côte Grecque du Bosphore.

M. de Salaberry:

Membre de la chambre  
des députés:

(1766 - 1847):

Histoire de l'Empire  
Ottoman

Paris 1824

t. I



Avec à son dernier moment il laissa à Cantacuzène le conseil de rechercher l'alliance d'Orchan. Le prince Grec, étant resté dans Constantinople sentit le besoin d'Orchan.

Le fils d'Orchan demanda pour prix de son alliance la main de la jeune et belle Théodora, fille de l'Empereur Grec.

La voie de la politique étouffa chez Cantacuzène celle de la religion. Et la pompe de cet étrange hymen fut préparée publiquement sans scandaliser ni le clergé de l'Eglise Grecque, ni le peuple de Constantinople qui accourut pour en être spectateur.

Un corps de cavalerie ottomane fut amené à Silivria par trente vaisseaux.

Cantacuzène attendait l'ambassade à l'entrée de son camp Impérial.

Un trône était élevé sous une tente. La jeune princesse y monta pour être vue de tout le peuple.

À signal donné les rideaux d'or et de soie du pavillon se relevèrent. La jeune Théodora parut assise au milieu d'un nuage d'or.

Des chants, des hymnes, des choeurs, mêlés au bruit des trompettes, annonçaient que l'alliance était consommée.

Aucune cérémonie religieuse ne fut observée. Et Théodora entra dans le sérail du sultan de Brousse. — Telle fut l'alliance d'une princesse chrétienne avec un sultan. Ainsi fut jeté de l'une à l'autre rive du Bosphore le pont fatal: qu'on se fasse le passage de ce trouper d'Orchan de vint continuel. On pourra suivre leur marche, voir leur envahir, semer, leur progrès et leur conquête, colorer du nom de protection et de sauve garde. — Hellas tomba dans les mains des Ottomans.

— — — — —  
Telle fut la marche de la politique insidieuse du sultan depuis 1346, époque de son mariage avec la fille de Cantacuzène, jusqu'à l'an 1353, époque de l'abdication de cet Empereur (Εἰσακκισμὸς τοῦ Χρυσάφους καὶ ἀναγνώρισις τοῦ Σιῦρῆος 1353).

Orchan, fidèle à un double engagement, fut plus fidèle encore à son dessein secret, fournissant un secours de dix mille hommes à l'Impératrice Anne de Savoie et à son fils. Toute le reste de ses forces s'en était par moitié à la disposition de son beau-père. C'est ainsi qu'au nom de l'un et de l'autre les deux Empereurs Grecs assis sur le même trône, leur territoire se couvrit de trouper ottomans qui prirent possession de tout le pays qu'ils étaient appelés à défendre. À leur tête se trouvaient deux fils d'Orchan, Soliman et Amaratli, plus attentifs à dépouiller leurs faibles alliés qu'à les protéger.



Les faibles liens qui retenaient l'ambition d'Orchan semblaient n'attendre pour se rompre que l'abdication de Cantacuzène.

Déroutés de nouveaux flots d'Ottomans se répandaient dans la Thrace, Soliman et Amurath, les deux fils du sultan, étaient à leur tête.

Semblables à deux fleuves débordés, ils se rejoignirent et s'enparèrent. L'un de Magara (sic) et d'Ipsala.

L'autre d'Epipatos (sic), à huit lieues de chemin de Constantinople.

Tchoultch refusa de leur ouvrir ses portes, et offrit au restes des villes grecques l'exemple effrayant d'un danger d'une résistance inutile.

Tchoultch fut emportée d'assaut, et rasée de fond en comble par Amurath. Bientôt ce jeune conquérant repassa en Asie traînant à sa suite plus d'esclaves qu'il n'avait amené de soldats.

A peine Amurath régnait-il, qu'Andrinople fut attaquée et prise au premier assaut.

Il envahissait de reconquérir l'Empire Grec de tout parer.

La Chersonèse, les villes maritimes de la Thrace jusqu'à la Macédoine, lui appartenaient.

Dans la vaste étendue qui composait le territoire de l'Empire Grec, Amurath possédait Silivria, Phœbe, Devozia et Andrinople.

o. 95.

L'Empire Grec, la célèbre monarchie des Romains se trouvait réduite à une langue de terre située au fond de l'ancienne Thrace, et bornée entre la Mer Noire et la Propontide. Et ce coin du monde n'appartenait par voie à un seul maître. De déplorable princes se le disputaient entre eux.

Constantinople, qui par son étendue et sa population conservait l'apparence d'une grande capitale à laquelle il ne manquait qu'un grand empire, Constantinople obéissait à Jean Paléologue; mais il n'avait ni sujets, ni territoire au-delà des murs de sa ville; ses provinces se composaient du faubourg des Bulgares, Galata n'était aux Génois.

Silivria et Rodosto formaient des empires étrangers où régnaient et résidaient d'autres princes de la Maison Impériale, dont l'avarice n'égalait plus que l'impotence.

Cependant Constantinople ne tomba pas encore: ce n'était pas moins pour les Ottomans une proie désignée. Jean Paléologue mourut. Manuel vint succéder à son père.

(à continuer)



Bajazet, vainqueur de Sigismond et des princes chrétiens allié secret de  
 l'Empereur Grec, revint après la bataille de Nicopolis sur ce faible enne-  
 mi. Il s'approcha de Constantinople, et le fit sonner de lui ouvrir  
 ses portes. Manuel dédaigna de répondre à une si outrageante sommation.  
 Mais l'artifice procura au sultan un moyen de vengeance plus sûr que les  
 menaces, et porta à Manuel un coup auquel il n'était pas attendu.  
 Paléologue en pardonnant à Andronic, son fils, lui avait donné Silivria  
 et son territoire pour apanage.  
 Et ce prince, monté dans l'obscurité, avait laissé ce petit Etat à son fils  
 Jean, que Paléologue avait fait aveugler dans son bar d'âge pour  
 faire au-delà de ce qu'Amurath avait exigé de lui.  
 Andronic, comme on l'a vu, n'avait perdu qu'un œil.  
 Jean avait recouvré presque entièrement la vue et régnait sous le  
 nom de despote à Silivria.  
 Ce fut lui que Bajazet choisit pour être l'instrument de sa colère  
 contre Manuel.  
 Il envoya faire à l'Empereur Grec une seconde sommation d'une nature  
 toute différente.  
 Il déclara qu'il se retirerait des bords de l'Empire Grec si Manuel  
 cédait le Trône Impérial à son neveu Jean, qui en était le légi-  
 time héritier, étant fils d'Andronic, l'un des enfants de Paléo-  
 logue.  
 Le peuple de Constantinople, voyant que la paix ne tenait qu'à cette  
 condition, murmura hautement de voir Manuel hériter sur son  
 intérêt particulier et le bien public. Manuel céda à la nécessité dans  
 la crainte de descendre du Trône.  
 Il y fit asseoir son neveu auprès de lui.  
 Et Bajazet, satisfait de l'avoir humilié, se retira comme il l'avait  
 promis (1400?)